

## **Piazza Vecchia**

Il était là, attablé à la terrasse du restaurant Il Tasso, dans l'angle de la Piazza Vecchia, peut-être l'endroit qui lui semblait le plus approprié pour être envisagé comme le cœur même du monde. Un de ces lieux mythique où tu ne pourrais pas être mieux. Au devant d'une immense bière. Avec sa compagne à laquelle il avait dit :

- Je ne bouge pas d'ici avant dix heures du soir.

Alors qu'il n'était même pas six heures !

La chaleur était encore intense. Ça allait et venait dans tous les sens. Un monde fou circulait encore dans les petites rues, montait ou descendait, car il n'était pas temps, loin de là, en cette fin d'après du dimanche, de refluer vers un lieu quelconque. En vérité c'est ici que l'on vit, que l'on pense, que l'on est bien. Ici même, sur la Piazza Vecchia vers laquelle semblait converger toutes les rues.

Il se prit à retrouver son passé. Et à regretter surtout ces temps où il était plus jeune et où surtout il arpentait la ville dans tous les sens avec son ami Pepi Merisio, le grand photographe. Ils en avaient fait des pas, saisi des ambiances, les deux ensemble. Mais sans qu'il ne soit une encouble, car il savait trop combien son ami avait besoin de solitude pour aller à la rencontre du vrai Bergame, c'est-à-dire de l'ancien Bergame, avec ses vieilles dames toutes vêtues de noir, qui allaient encore par les ruelles avec leur sac à commission tout dépenaillé et qui, le matin, s'enfilaient dans les églises pour une première messe. C'était leur pain quotidien plus que le pain du boulanger, leur drogue.

Lui, les églises, il n'y allait que pour y retrouver l'art. Il déplorait que celui-ci soit noyé dans ce pathos né de la contre-réforme, qui avait amené le kitch, les dorures, les surcharges éhontées, bref tout un clinquant qui n'avait plus qu'un rapport ténu avec la beauté ancienne des édifices que l'on avait alors malmenés de la manière la plus sacrilège. Mais impossible de revenir en arrière. Et cet art frelaté avait même amené toutes ces bonnes gens à ne plus envisager la parole d'évangile que sous cette forme abâtardie qui avait tout noyé. C'était déplorable, mais on ne pouvait que prendre acte, et presque s'incliner !

Les églises, la Basilica di Santa Maria Maggiore en particulier, le fascinait toujours autant. Non pas pour son intérieur surchargé en lequel il se trouvait toujours très mal, regrettant avec amertume la destruction des fresques anciennes, mais en ses extérieurs fascinants. Cette vieille pierre que l'on avait extraite des carrières proches ou lointaines, mais toujours en vue de trouver, semblait-il, car ce n'était pas certain, des accords de couleurs. Il y avait ces gris, ces bruns. Il comparait les travaux plus récent, comme la façade de la Capella Colleoni et celle même de l'entrée de la Basilica di Santa Maria Maggiore, ce clinquant surchargé, où la pierre blanche tout à coup dominait, et il pouvait comprendre que le peuple d'alors ait trouvé cela magnifique. Il y avait eu le gris de la pierre pendant des siècles, que l'on assimilait volontiers à de la tristesse,

surtout à du vieux suranné, et tout soudain il y avait ce blanc et ce rose resplendissants dont la vue même, alors qu'il y avait plein soleil, était presque insupportable. Vous étiez ébloui. Mais tout en comprenant la stupéfaction de ces vieux pèlerins et de ces fidèles locaux les plus convaincus, il ne restait lui, à n'admirer que la vieille pierre, ce qui avait été construit du temps du roman le plus pur et le plus authentique. Cette beauté là, austère, le faisait frissonner. Il faisait le tour de la vieille basilique et il aurait voulu l'encercler dans ses bras, lui prendre une parcelle d'elle-même pour la retrouver où qu'il aille. C'était, à vrai dire, son monument, qui lui procurait cette même émotion à chaque fois qu'il le rencontrait. Et chose rassurante, il savait que son ami Pepi, mieux encore que lui, avait compris cette beauté un peu triste, qu'il l'avait saisie mieux que personne et que l'on pouvait retrouver dans l'un ou l'autre de ses ouvrages ethnographique ou artistique.

Il pensait à tout cela alors qu'il buvait tranquillement sa bière et qu'il n'aurait pas voulu quitter l'endroit, tant il lui apparaissait que ce n'est qu'ici que l'on peut vivre. Il regardait la place, ce défilé incessant des habitants et des touristes mêlés. Car si l'heure était aux grands voyages, en plein été, avec les grandes chaleurs un peu pesantes qui demandaient plus à s'asseoir à la terrasse d'un bistrot qu'à visiter des églises ou des musées, le dimanche, les gens d'en bas ne manquaient pas de monter à la vieille cité où peut-être ils espéraient trouver un peu moins de chaleur. Et puis aussi, il y avait l'ambiance, qui était unique. Un peu pareille à celle que l'on pouvait trouver à Venise. Les deux cités d'ailleurs n'étaient-elles pas liées par l'histoire, tandis que ces doges lointains et prétentieux régnaient jusqu'ici et imposaient leur griffe à tout ce qui se construit et se détermine ?

A cet égard il pouvait voir, là, juste à côté, le Pallazzo della Ragione. Construction magnifique. Il était allé cent fois contempler son intérieur, cette vaste salle, si haute, avec des poutres magnifiques qui traversaient d'une seule pièce tout l'espace. C'était vraiment là un intérieur extraordinaire. Et que dire aussi des vastes escaliers qui y permettaient d'y accéder ? A chaque fois qu'il les gravissait, et parfois c'était les jambes lourdes d'avoir tant arpenté la cité dans tous les sens, il se disait :

- Mais combien d'hommes sont passés par là ?

Ils pouvaient être des milliers, des millions même, dont pourtant la plupart n'étaient plus là, reposant dans quelque cimetière de la cité, ou même dont les os, car les générations se succèdent même aussi aux cimetières, s'étaient perdus dans quelque vague fosse, ou avaient-ils pu être brûlés. Ils avaient vécu, et il ne restait rien d'eux. A peine un nom peut-être sur un registre perdu aujourd'hui dans quelques archives de la vaste cité. Car il ne fait aucun doute que l'on garde tout de cet ancien temps, et que les hommes désireux de sonder l'immensité de ce passé, s'en viennent ici retrouver la trace de ces hommes d'autrefois dont le souvenir ailleurs s'est éteint. Et si c'était le cas pour la foule des petites gens, il en était de même pour les grands, mis à part ce Colleoni orgueilleux qui avait

eu l'outrecuidance de supprimer un transept de la Basilica di Santa Maria Maggiore pour construire sa prétentieuse chapelle. Mais alors on n'était pas à un massacre prêt, puisqu'en ces époques reculées l'on avait démoli les maisons et les églises à tour de bras pour construire ces remparts insensés qui ne serviraient jamais à rien.

Ce jour-là il n'avait pas trop pensé à eux. Ce n'est que plus tard, en redescendant à la ville basse, franchissant la porta S. Giacomo, qu'il s'était à nouveau penché sur leur problématique. Combien d'heure d'ouvriers avait-il fallu pour les construire ? C'était proprement inimaginable. Cet homme qui veut de la pierre pour que la vie lui soit acceptable. Qui aime le solide et non pas de simple demeures en bois ou en cuir, il s'agirait ici de tentes, installées dans une plaine ou sur une colline. Cet homme avide d'immortel. Et pourtant sans cesse on démolit l'ancien, c'est-à-dire ce qui a précédé, pour reconstruire. Autrement. En un autre style. Plus grand et plus prétentieux à chaque fois, en général.

Ah ! qu'il pouvait se dire, la peine des besogneux ne comptait pas en ce temps-là. Ceux-ci alors pouvaient travailler encore et encore, pour satisfaire aux ambitions des grands de ce monde. Leur peine était sans importance. Juste leur attribuait-on ce qu'il leur faut pour croûter, eux et leur famille. A peine. Et puis basta. Rien de plus. Et leurs éternelles fatigues, et leur tour de rein, et leur usure, et les meurtrissures de leurs mains par ces cailloux que l'on taille et que l'on empile les uns sur les autres, des millions de cailloux, pour faire cette vaste muraille qui faisait six kilomètres de long, à nouveau c'était sans importance. Des chiffres presque inimaginables, plus déments que fabuleux. Et ainsi pendant des années, voire même des décennies, ils avaient démoli l'existant, creusé des bases pour bientôt mettre en place cette gigantesque muraille, celle-ci si bien construite par ailleurs, qu'elle reste encore aujourd'hui dans son intégralité, elle dont il faut plus d'une heure pour en faire le tour. Témoignage au moins de la peine de ces petits. Et pourtant qui se soucie encore aujourd'hui de leur bref passage sur terre. Et qui se soucierait, pour en revenir à lui de manière tout à fait égoïste, de l'heure qu'il vivait là, à l'angle de la Piazza Vecchia, à se poser tant de questions alors qu'il ne voulait toujours pas bouger et qu'une seconde bière lui faisait tout soudain voir le monde avec plus d'enthousiasme que tout à l'heure. Finie la peine des anciens, et vive la culture que l'on peut découvrir aujourd'hui à pleines brassées.

Oui, il était bien. Il ne sentait plus ses jambes. A peine son corps. Mais alors, s'il pouvait se souvenir de ces vieux passés, il arrivait en même temps à admirer ces jolies jeunes filles qui passaient, à peine vêtues d'un short qui ne cachait pas grand-chose de leur belle anatomie, légères, pleines d'avenir, lui semblait-il. Alors qu'elles ne seraient finalement, après l'excitation d'une jeunesse vite passée, que des épouses et des mères ordinaires que les difficultés de la vie auraient tôt fait d'éreinter. Et surtout de déformer. Car rares, trouvait-il, sont les femmes encore belles alors qu'elles ont quitté la fulgurance de leurs

adolescences prestigieuses. Le savaient bien tous ceux-là qui leur couraient après. On les voyait ainsi aller par couple, ou par groupes, et leur parler était sonore et joyeux. Il ne pouvait que les envier. Quelque part. Encore qu'il savait qu'en ce domaine c'est à chacun son tour. Et que l'on est vite remplacé dans le grand bal de la jeunesse où surtout là rien n'est éternel. Il ne voulait pas faire de la philosophie à bon marché, mais néanmoins ce qu'il pouvait voir autour de lui ne pouvait que lui donner raison. Trop de femmes perdaient tôt cette fraîcheur et devenaient vite quelconques, laides même parfois. Lesquelles ne lui apportaient plus aucune satisfaction esthétique. Elles lui fichaient même le cafard. Car il voyait en elles sa propre déchéance, et surtout sa fin inévitable. En fait la société qu'il pouvait voir et côtoyer en ce présent qu'il croyait comme tant d'autre immortel, lui offrait un échantillon de tous les âges, et l'ensemble de cette société lui permettait de comprendre ce qu'est la vie, dans le fond. Et au-delà de toutes les superficialités de l'existence où l'on croit dur comme fer à sa santé éternelle et à une énergie toujours renouvelable à souhait.



Pas loin de la Via Gambitto, une maison d'une hauteur prodigieuse nécessitée peut-être par quelque proéminence rocheuse sur laquelle elle aurait pu être élevée.



En face de la maison précédente, cette autre vaste bâtisse adossée à la Tour Gombitto. Au cœur de cette sympathique petite place, l'ancien lavoir de la cité.



Dans une vitrine, une beauté qui ne manque pas de charme !



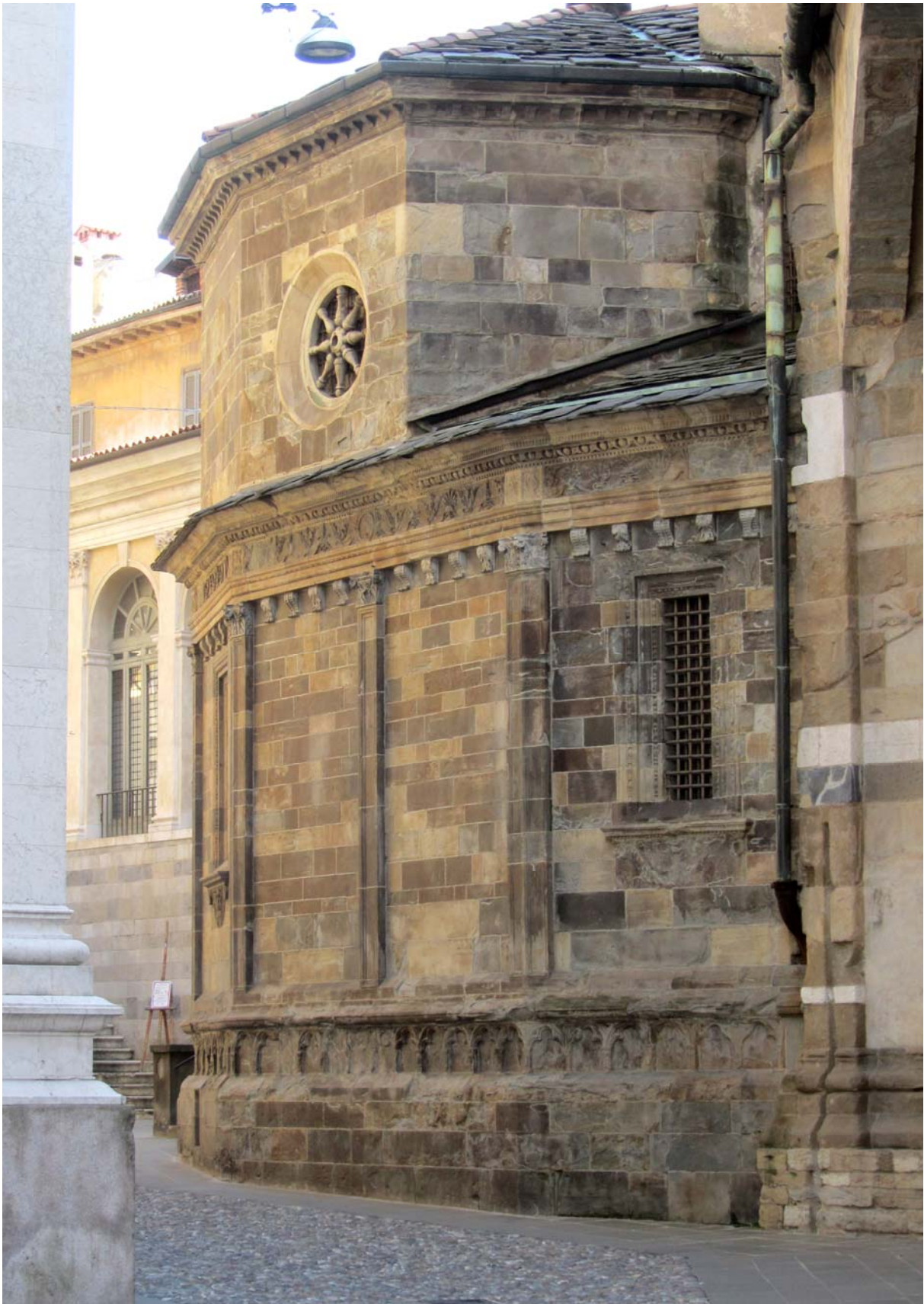
Des fonds de cour pleins de mystère...





Cappella di Santa Croce, malheureusement non visitable, magnifique témoignage de l'art roman le plus pur.





Un élément du vaste complexe de la Basilica di Santa Maria Maggiore.



Basilica di Santa Maria Maggiore. Une pierre admirable.



Petite rue près de la Cappella di Santa Croce. Elle conduit au séminaire, vaste complexe religieux à l'architecture désastreuse.



Seule et belle sur la Piazza Vecchia ce jour-là où l'homme avait disparu de la terre...



Des rues si bien fréquentées...



Un arrêt au Teatro Sociale – Via Bartolomeo Colleoni – ne nous fera surtout pas de mal !





Ces imposants remparts, partie intégrante de la cité depuis bientôt un demi-millénaire. Les abattre – et pour quelles raisons, je vous le demande - sera à jamais impossible !



Porta s. Giacomo, avec un rajout en marbre blanc datant de la fin du XVIIIe siècle, alors que Venise exerce encore son autorité sur la vieille cité.